

## ORFÈVRES LIÉGEOIS DU TEMPS JADIS HISSÉS SUR LE PAVOIS AILLEURS QU'ICI

par Pierre COLMAN

Parmi les « valeureux Liégeois » qui se sont couverts de gloire sans contribuer en rien à « la liberté de notre cité », bon nombre l'ont fait plus ou moins loin de leur terroir. Qu'ils aient pris le chemin de l'exil volontairement ou non, qu'ils soient ou non revenus au pays natal pour y finir leurs jours, ils sont autant d'incarnations de l'antique adage *Ubi bene ibi patria*. Quelques-uns étaient des orfèvres.

Si Théodore de Bry (1527 ou 1528-1598) l'a pris, ce chemin, c'est pour avoir rejeté la foi de ses ancêtres. Il n'a pas pour autant chassé sa ville natale de sa mémoire : *LEODIENSIS* suit son nom dans l'encadrement de son portrait, chargé de textes qui donnent avec le millésime de 1597, son âge, 69 ans, et son ingénieuse devise, *NIL SANS SOVCY DE BRY* (fig. 1). Réfugié à Francfort, il s'y est reconverti d'éclatante façon dans la gravure et l'édition, vocations liées fort étroitement à celle des disciples de saint Éloi<sup>1</sup>.

Son contemporain Gérard (alias Gheeraert) de Rasier (alias Rasière ou Razière), né en 1536, s'est expatrié de son plein gré, lui. Il n'est pas allé au diable vauvert. Il a fait à Anvers une carrière brillante. Il y a fait souche. Il y est mort en 1587. Parmi ses œuvres les plus notoires, le plateau d'aiguère que les États d'Overijssel ont offert à la fiancée de Philippe II, Anne de Habsbourg. Moins sensible à l'austère beauté de l'objet qu'à sa valeur vénale, le roi, désargenté, l'a envoyé au creuset. Le projet dessiné est conservé, lui<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> P. COLMAN, *Un grand graveur-éditeur d'origine liégeoise : Théodore de Bry*, dans R. LEJEUNE et J. STIENNON (dir.), *La Wallonie. Le pays et les hommes. Lettres, Arts, Culture*, t. II, Bruxelles, 1978, p. 188-193.- St. DE MOFFARTS D'HOUCHEMÉE, *Les Commissaires de la Cité de Liège*, t. 1, Liège, 2005, n° 88, p. 247-250 et t. 2, Liège, 2010, p. 232-240.- *Allgemeines Künstlerlexikon on line*, 1014468973.

<sup>2</sup> Son frère aîné Herry (= Thierry) alias Hendrick, né en 1533, suit le même chemin avec moins d'éclat. M<sup>me</sup> Van Hemeldonck, qui a amassé une montagne de documentation sur les orfèvres anversois, en a recueilli une quantité très impressionnante sur leur compte : CD *Het Grootwerk*, deel 3, n° 16-1516 et 16-1517

IN EFFIGIEM THEODORI DE BRY LEODIENSIS,  
Præstantissimi.

IANVS IACOBVS BOISSARDVS.



**P**lacuit hic effigiem, benigne Lector,  
Spectandam tibi quam papyrus offert,  
Aut se Theodori imaginem esse.  
Huius ex Eburonibus parentes  
Virtute et probitate per celebres  
Deduxere genus, Leodioque.

Ille

Fig. 1 – Autoportrait ou portrait de Thierry de Bry à l'âge de 69 ans, par lui-même ou par son fils aîné Jean-Théodore, gravure au burin datée de 1597. Collections artistiques de l'Université de Liège. © Musée Wittert – Collections artistiques ULiège.

Pierre de Fraisne le Jeune, venu au monde en 1614<sup>3</sup>, a commencé son apprentissage avec son père, un maître de premier plan. Il l'a parachevé à Rome, où il a séjourné au moins sept ans et où il s'est mis à l'école de François du Quesnoy, le célèbre sculpteur. En 1650, il est nommé orfèvre en titre par Christine de Suède. Sans doute a-t-il été recruté par le comte Gabriel-Magnus de La Gardie, un proche de la reine. Il revient à Liège en 1653 au plus tôt. Il n'y fait pas de vieux os : à son décès, il n'avait pas 46 ans. Il avait mérité l'applaudissement des savants en produisant une aiguière et un bassin : ledit bassin fut moulé avec le pot... et les modèles ont servi aux curieux, écrit Louis Abry ; il trouve à son propos des mots très justes, rendus savoureux par son français tarabiscoté : *De toutes les pièces qu'il fit, par le long travail qu'il y employa, il falloir des gens bien curieuses et libérales pour s'en servir, sans quoi il n'eut allé guère loin dans l'entretien de sa famille*. Bien peu d'espoir de retrouver quelque jour la moindre œuvre. Les deux dessins que lui attribuait le chanoine Hamal, à qui je n'aurais pas dû faire confiance<sup>4</sup>, sont à rendre à Cornelis Floris.

Jean-Gérard Cockus, né vers 1630, fils d'un cordonnier, fait son apprentissage ailleurs qu'à Liège, peut-être à Utrecht. Il est à Londres dès 1660. Il y meurt en 1697. Il y a été en conflit avec la corporation. Il a travaillé pour le roi Charles II, pour son épouse la reine Catherine et pour sa sulfureuse maîtresse, Nell Gwyn, à qui il fournit entre autres un énigmatique *bedstead*, peut-être un ciel de lit. Il a livré diverses pièces d'orfèvrerie pour la chapelle de Whitehall et pour celle de Windsor. Aucune n'a pu être repérée<sup>5</sup>.

Nicolas Sprimont, est allé chercher fortune à Londres presque cent ans après Cockus. Bien oublié ici, il est grandement réputé là-bas. Bien que ses origines y soient connues, il y passe trop souvent pour un Flamand ou pour un huguenot, un Français victime de la révocation de l'édit de Nantes. De ses débuts, on ignore tout. Si l'on en sait long sur la suite de sa carrière, ce n'est pas sans se heurter à maintes énigmes. De 1742 à 1747, il est orfèvre, initialement sous l'aile du fameux Paul Crespin.

---

<sup>3</sup> P. COLMAN, *L'orfèvrerie religieuse liégeoise du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution*, t. 1, Liège, 1966. (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Publications exceptionnelles, n° 2), p. 63-65.

<sup>4</sup> P. COLMAN, *Pierre de Fraisne le Jeune, orfèvre liégeois (1614-1660)*, dans *Revue belge d'Archéologie et d'Histoire de l'art*, t. 36, 1967 (1969), p. 75-98.

<sup>5</sup> J. YERNAUX, *Jean-Gérard Cockus, orfèvre liégeois à la Cour d'Angleterre*, dans *Revue belge d'Archéologie et d'Histoire de l'art*, t. 11, 1941, p. 67-70.



Fig. 2 – Portrait de Nicolas Sprimont, auteur inconnu, huile sur toile, vers 1760.  
Collection particulière. Courtesy E. & H. Manners, London.

Puis, reconverti, il devient le directeur de la manufacture de porcelaine tendre de Chelsea. Il meurt le 22 juin 1771, à l'âge de 55 ans, au terme d'une longue maladie. Moins de deux mois avant son décès, il met en vente publique chez James Christie les tableaux qu'il avait accumulés pendant ses années de vaches grasses, en vue d'orner les murs de sa demeure, sans doute, mais surtout pour avoir une poire pour la soif, on ne doit pas en douter. Ses restes mortels reposent dans le caveau de son beau-frère près de Richmond.

Son portrait par un peintre anonyme est venu jusqu'à nous ; il le montre assis, jambes écartées, quelque peu bedonnant, la mine avenante, le tricorne sur la tête, entre sa femme et sa belle-sœur debout ; autour d'eux, diverses pièces de porcelaine de grande allure (fig. 2).

Sa production relève du rococo débridé, dans la veine de Meissonnier ; pour s'expliquer pareille exubérance, les savants britanniques ont invoqué son lieu de naissance ; bien à tort, car cette veine n'y a jamais été cultivée<sup>6</sup>. Sa clientèle vient en bonne partie de l'entourage royal. Ainsi Thomas Coke, comte de Leicester ; le projet de soupière qu'il dessine pour lui et signe de sa main (Victoria & Albert Museum) cueille dans ses armoiries les autruches qui en sont l'ornement diablement inhabituel ; la réalisation devait être en métal, compte tenu de la minceur des pieds et des anses. C'est à peu près certainement pour Frédérick, fils aîné du roi Georges II, en rébellion contre lui, follement dépensier, qu'il crée un ébouriffant service en vermeil inspiré du monde marin, à grand renfort de coquillages et de crustacés soigneusement moulés. Plusieurs des pièces sont dans les collections de sa Gracieuse Majesté Elisabeth II (fig. 3)<sup>7</sup>.



Fig. 3 – Paire de salières, par Nicolas Sprimont, 1742-1743, vermeil. Collections royales britanniques. D'après *The first Georgians*, n° 315. © ULiège.

<sup>6</sup> P. COLMAN, *Le rococo liégeois*, dans *Approches de l'art*. Mélanges d'esthétique et sciences de l'art offerts à Arsène Soreil, Bruxelles, La Renaissance du Livre, [1973], p. 269-280. - Id., *Le rococo au pays de Liège*, dans *Baroque et rococo en Belgique*, Liège et Bruxelles, 1987, p. 114-140.

<sup>7</sup> FR. DEBAUVE, *Nicolas Sprimont (1716-1771). Un Liégeois, orfèvre et porcelainier à Londres*, dans *Art&Fact. Revue des historiens de l'art, des archéologues, des musicologues et des orientalistes de l'Université de Liège*, t. 1, 1982, p. 60-71 (l'illustration pêche par une numérotation aberrante). - *The first Georgians. Art & Monarchy 1714-1760*, cat. exp., Londres, 2014, p. 397, 402, 404, 436, 445, 451-453 et 458 - K. JONES, *European Silver in the Collections of Her Majesty the Queen*, Londres, 2017, p. 6 et fig. 6.

*Nous avons un Debeche, qui fait ici le plus célèbre Graveur en métaux,* déclare en 1771 le ministre-résident du prince-évêque de Liège à la cour de Versailles, Jacques de Heusy<sup>8</sup>. Il n’y a qu’un Dieu et qu’un Gérard de Bèche aurait proclamé l’intéressé, poussant l’immodestie jusqu’au burlesque. C’est sa mauvaise conduite qui l’avait forcé à s’exiler à Paris, rapporte Jacques Dartois, qui l’appelle Debege. Loin de s’y amender, il va y mener une vie de bâton de chaise. En 1735, une bagarre à sang coulant l’a mis aux prises avec un perruquier : il entendait culbuter son épouse, qu’il agonisait d’injures, plein de vin ; il portait une épée, sa profession lui en donnant licence ; il a dégainé ; son cas s’en trouvait aggravé ; il a fait connaissance avec les geôles du Grand Châtelet<sup>9</sup>. Il déclare alors avoir quatre enfants. Comme il en avait six en 1733, il en avait récemment perdu deux. Il en a eu quatorze de sa femme, Catherine Germeau, qu’il avait épousée avant de prendre le large. L’un des garçons, prénommé Gérard lui aussi, le premier-né sans doute, a eu de son côté maille à partir avec la police parisienne en 1748 : excité par ce qui n’était guère au départ qu’une blague de potache, il avait jeté des pierres à un quidam, endommageant sa tabatière au fond de sa poche. L’affaire a tourné court, le père ayant offert de réparer les dégâts. Le fils passe pour avoir été pareillement ciseleur<sup>10</sup> ; la preuve reste à faire.

Jules Guiffrey, l’historien de l’art parisien qui a publié et annoté les documents révélateurs de ces débordements, en remplaçant par des pointillés pudibonds les termes crus, prenait comme tant d’auteurs français les Liégeois pour des Flamands et n’hésitait pas à reconnaître un atavisme bien typique<sup>11</sup>.

Un autre fouilleur d’archives impénitent a pu s’appuyer sur les souvenirs de vieillards qui avaient connu dans leur enfance le père Débèche, c’est ainsi qu’il écrit son nom. Il a brossé de lui un portrait haut en couleurs. Il l’a suivi de baptême en baptême jusqu’à celui d’une fille de son fils Chrysostome, le 2 juin 1772. N’ayant pas repéré son décès, il suppose à la légère que le bambocheur est retourné dans sa patrie pour y finir ses jours<sup>12</sup>.

---

<sup>8</sup> É. HÉLIN, *Une A.P.I.A.W... en 1777*, dans *Bulletin de la Société royale Le Vieux-Liège*, t. 3, 1940-1950, p. 330.

<sup>9</sup> A. FARGE, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1979, p. 139-144, 200-202 et passim.

<sup>10</sup> *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart*, t. 8, Leipzig, 1913, p. 504.

<sup>11</sup> Gérard de Bèche père et fils, dans *Nouvelles archives de l’art français*, t. 4, 1876, p. 359-372.

<sup>12</sup> A. JAL, *Dictionnaire critique... d’après des documents authentiques inédits*, Paris, 1867, p. 479.

Deux homonymes s'y repèrent. L'aîné, baptisé à Notre-Dame-aux-Fonts le 2 septembre 1633, était à la fois l'oncle paternel du cadet et son parrain : il l'a tenu sur les mêmes fonts le 19 janvier 1671. Le neveu ne saurait se confondre avec le ciseleur que le chevalier de Heusy porte aux nues tout juste un siècle plus tard. Sans doute est-ce son père : il fait en effet baptiser le 29 mars 1706 le fils homonyme qu'il a eu de Jeanne Bormans, conduite à l'autel... le 12 juillet précédent<sup>13</sup>.

Aucune œuvre du ciseleur expatrié irrémédiablement brouillé avec la modestie et les bonnes mœurs n'est venue jusqu'à nous. Disparue, la tabatière chinoise émaillée destinée à la corbeille de Marie-Josèphe de Saxe, que le fils aîné de Louis XV prend pour épouse le 9 février 1747 ; l'objet est mentionné dans le fameux livre-journal de Lazare Duvaux ; son prix est exorbitant : 2200 livres. Disparues les girandoles d'or dont s'ornait la chambre du roi à Versailles, livrées en 1747 par le célèbre orfèvre parisien Thomas Germain, l'un des deux chefs-d'œuvre du genre ; c'est encore Jacques Dartois qui le dit<sup>14</sup>.

Il n'est pas à ranger, lui, parmi les expatriés, car si son apprentissage s'est parachevé hors de Liège, sa carrière s'y est déroulée. Né en 1754, fils de l'un des meilleurs orfèvres liégeois de la fin de l'Ancien Régime, il est formé par son père, puis par l'illustre maître parisien Robert-Joseph Auguste. Il revient ici en 1779 au plus tard. La Révolution lui fait perdre à la fois sa clientèle et ses illusions. Son œuvre, abondant, relève moins de l'art de l'orfèvre que de celui du dinandier<sup>15</sup>.

Jean-Baptiste Henrotay (1727-1800), né dans une famille qui compte plusieurs orfèvres, a été recruté comme metteur en œuvre par un joaillier genevois très réputé, Jérémie Pauzié, qui le prenait pour un *français*. Chargé par lui de monter la fastueuse couronne de diamants de la tsarine Catherine II, il a fait merveille, méritant de la part du chancelier Jean Besky, alias Betzky, un certificat qui tout en le nommant incorrectement *Hanroté*, prend soin de spécifier qu'il est *natif de Liege*.

---

<sup>13</sup> J. BRASSINNE, *L'orfèvrerie civile liégeoise*, t. 1, Liège, 1948, p. 200-203.- P. COLMAN, *L'orfèvrerie religieuse liégeoise* o. c., p. 283 (GD I, GD II et GDB).

<sup>14</sup> S. BORMANS, *Notes de Dartois sur quelques artistes liégeois*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 8, 1866, p. 235.

<sup>15</sup> P. COLMAN et S. Y. GEFUZAINÉ (collab.), *Jacques Dartois, orfèvre et ciseleur liégeois (1754-1848)*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 118, 2014, p. 193-261.- P. COLMAN, *La saga du tombeau de Jacques Dartois et de Marie-Jeanne Matherbe*, dans *Chronique de la Société royale Le Vieux-Liège*, t. 6, n° 361, 2014, p. 315-317.

Couronne et certificat sont venus jusqu'à nous, par une chance inouïe (fig. 4 et 5)<sup>16</sup>. Conservée à Moscou dans le Fonds des diamants du Kremlin, la couronne est haute de 27,5 cm. Le poids des diamants atteint 2858 carats, celui des perles 763 et celui du rubis 389.



Fig. 4 – Portrait en pied de Catherine II portant la couronne de diamants, par Vigilius Eriksen, 1766-1767. Détail : partie centrale.  
Copenhague, Statens Museum for Kunst.

© [https://i97.servimg.com/u/f97/15/35/70/03/img\\_4310.jpg](https://i97.servimg.com/u/f97/15/35/70/03/img_4310.jpg).

<sup>16</sup> P. COLMAN, *L'orfèvre liégeois Jean Henrotay, co-auteur de la couronne impériale de Catherine II*, dans *Bulletin de la Société royale Le Vieux-Liège*, t. VI, n° 140, 1963, p. 229-238. Pour l'enregistrement du don : J. PHILIPPE, *Rapport du conservateur*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 77, 1964, p. 212.



Je soussigné Jean Besky  
Lieutenant General des armées de sa Majesté  
Imperiale de toutes les Russies Chambellan  
actuel Commandeur de ses Ordres Directeur  
et Ordonnateur general de ses Batimens Jardins  
Arts et Academie Imperiale Chevalier  
des Ordres de S.<sup>c</sup> Alexandre & Neustky et de  
S.<sup>c</sup> Anne Veu  
Certifie a qui il appartenra que le S.  
Jean Baptiste Henrote natif de Liege Jouailler  
et metteur en œuvre a fait sous mes ordres la  
Couronne pour la cérémonie du Couronnement  
de sa Majesté Imperiale avec tout le gout  
l'intelligence et le zèle requis pour un  
ouvrage de si grande Importance En foi  
de quoy J'ai signé et lui ai delivré le present  
Certificat pour lui servir de témoignage de  
cette verité pour en faire ouvertement usage  
en toute rencontre J'ai a Moscou en notre  
Chancellerie dont le Secau est appose ey  
dessous Ce Lundi 12 e May 1763

Fig. 5 – Certificat délivré à Jean-Baptiste Henrotay par Jean Besky, chancelier de Catherine II, le 12 mai 1763.  
Liège, Grand Curtius, don de M<sup>me</sup> Auguste Henrotay, inv. I/63/1.  
© IRPA-KIK, Bruxelles (cliché B 192345).



Fig. 6 – Détail de la pièce maîtresse d'une parure en dix parties,  
par Ploem et Colsoul, entre 1824 et 1838, or.  
Rijksmuseum Amsterdam.  
Copyright Musée.

Fils et petit-fils d'orfèvre, Thomas Colsoul a été baptisé peu après la mort de la principauté, le 6 germinal an VII (26 mars 1799). Son grand-père avait fait faillite de dramatique façon. Son père avait su redresser la situation. Formé par ses soins, sans nul doute, Thomas demande en 1811 un passeport dans l'intention de se rendre à Paris pour y travailler. Onze ans plus tard, il est à Amsterdam. Il s'y est associé avec un Maastrichtois, Guillaume-Louis Ploem. Ils y brillent ensemble jusqu'en 1838 dans l'art du bijou (fig. 6), y compris les décorations. Le Liégeois revient dans sa ville natale, où le voilà rentier. Il meurt inopinément le 13 juillet 1861 dans les parages de Stavelot, où il avait pris femme. Ses obsèques sont célébrées en notre église Saint-Jacques<sup>17</sup>.

Autant de mémorables aventures individuelles qui sont le fruit de hasards heureux greffés sur le désir de gloire et sur l'appât du gain. Leurs héros ont assurément contribué bien davantage à l'évolution de l'art dans leur patrie d'adoption que dans leur pays natal, surtout ceux qui n'y ont pas du tout fait carrière. Ils ont été au service de l'ambition d'éblouir, expression majeure de la volonté de puissance, aujourd'hui plus que jamais virulente, mais plutôt par le canal des grands programmes architecturaux.

---

<sup>17</sup> P. COIMAN et B. LHOIST-COIMAN, *Les Colsoul, bijoutiers et orfèvres liégeois de père en fils*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 115, 2011, p. 395-412.